

MORISSONNEAU, Christian, *La terre promise : le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, Collection ethnologie, 1978. 212 p. \$8.95.

Normand Séguin

Volume 33, Number 3, décembre 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303803ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303803ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin, N. (1979). Review of [MORISSONNEAU, Christian, *La terre promise : le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, Collection ethnologie, 1978. 212 p. \$8.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 33(3), 473–476. <https://doi.org/10.7202/303803ar>

MORISSONNEAU, CHRISTIAN, *La terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, Collection ethnologie, 1978, 212 p. \$8.95.

Christian Morissonneau est géographe. *La terre promise...*, un livre bien émaillé de photos, se présente en quelque sorte comme un court essai

de géographie historique sur une portion de l'espace québécois au 19^e siècle. Son objet, le nord, n'est pas le nord réel, objectif, mais bien plutôt le nord subjectif, celui des représentations, celui d'une symbolique qui s'enracine au cœur d'une idéologie spécifique. Cette idéologie est politico-religieuse et l'auteur la tient pour dominante au 19^e siècle; le système d'idées auquel elle renvoie est défini et véhiculé, selon lui, par l'ensemble des forces ultramontaines.

Le mythe du Nord, c'est précisément celui de la frontière, le Nord québécois correspondant ici à l'Ouest américain chez Turner. Or ce mythe, nous apprend-on, participe d'une projection encore plus vaste, celle de la mission providentielle des Canadiens français d'Amérique du Nord.

L'ouvrage entier repose sur une exégèse du discours idéologique des principaux éléments qui au 19^e siècle accréditent la mission providentielle et subsidiairement propagent le mythe du Nord (entendu comme terre promise). Pourtant, et c'est là une des caractéristiques essentielles de l'étude, si l'analyse prend appui entièrement sur le discours idéologique, elle ne s'y confine pas. Elle s'en affranchit pour embrasser la réalité socio-culturelle du phénomène nordique lui-même. Ainsi, l'auteur veut-il non seulement contribuer à une meilleure connaissance de l'idéologie politico-religieuse, mais encore aider à mieux saisir l'homme québécois dans sa spécificité "culturo-sociale". Son oeuvre est donc aussi une tentative de psychologie sociale ayant comme objet le migrant vers la frontière.

Morissonneau a exhumé, entre autres, l'oeuvre du français Rameau de Saint-Père et a voulu, en insistant sur le fait que les historiens québécois avaient omis de le faire, établir sa prééminence parmi les idéologues de la cause de la colonisation au 19^e siècle. L'exégèse de textes à laquelle il s'est livré révèle peu de chose aux historiens des idéologies au 19^e siècle. C'est l'angle d'attaque qui donne à l'exercice son caractère particulier. Morissonneau a certes emprunté une bonne piste en voulant pénétrer la symbolique — le mythe — distillée par les apôtres catholiques et francophones de la colonisation québécoise. On peut se montrer en désaccord avec plusieurs de ses assertions sous ce chapitre, mais il reste que cet effort de décriptage ne manque pas d'intérêt en soi.

Deux thèses sont défendues dans ce livre. La première affirme que le mouvement nordique prend forme par la volonté de "l'élite canadienne-française" qui cherche à orienter le mouvement migratoire des francophones, dans un contexte où la nationalité (catholique et francophone) est menacée. Cette thèse sur l'expansion vers le nord, à mon sens, surestime l'efficacité du message idéologique sur la migration des masses, ne prend pas en compte le fait que le mouvement québécois vers le nord appartient à un mouvement plus large qui se déploie à travers l'ensemble du territoire

canadien, et néglige le rôle des forces capitalistes qui aspirent vers le nord les migrants en grand nombre. Est-il besoin de rappeler que l'Ontario n'a pas eu besoin de fabriquer un mythe de la terre promise pour installer un fragment de société rurale au nord des noyaux de base? Il ne s'agit pas de dénier tout effet d'entraînement à l'idéologie de la colonisation propagée par les clercs et leurs alliés, mais d'éviter le piège d'une vision déformante de la réalité que risque toujours d'imposer le prisme du discours idéologique étudié.

Réaffirmer, sans plus, comme le fait Morissonneau, le caractère de dominance de l'idéologie politico-religieuse ne fait qu'occulter le jeu des forces sociales en rejetant très loin vers l'arrière-scène, l'action du capitalisme qui pourtant façonne et oriente le corps social. Enfin, quelle est la classe dominante dans cette société et qu'en est-il de son idéologie? Sur ce plan, l'analyse s'achoppe à une conception défectueuse de la bourgeoisie. Morissonneau y assimile de nombreux éléments de la petite-bourgeoisie et affirme péremptoirement qu'elle est soumise au diktat du clergé. On ne peut éviter de penser que cette perception de la nature de la bourgeoisie et du rôle qui lui est assigné appartient au vulgaire. Comment s'élabore l'alliance des forces cléricales et petites-bourgeoises à celles de la bourgeoisie? Comment s'articule l'idéologie cléric-nationaliste à l'idéologie bourgeoise au 19^e siècle? Voilà les véritables problèmes que permet d'éluider l'énoncé d'une idéologie politico-religieuse dominante.

Morissonneau dans une bonne mesure assume certaines des positions et des projections des idéologues qu'il étudie. Son analyse n'atteint pas la matérialité, mais les perceptions et les constructions des fabulateurs. Elle révèle à mon sens l'impasse vers laquelle ne peuvent que s'acheminer les analyses de l'idéologie qui n'entretiennent pas de lien nécessaire avec les situations concrètes mais qui ambitionnent néanmoins de les interpréter. Voilà pourquoi dans le cas qui nous occupe, le travail de Morissonneau est plus utile pour comprendre les mobiles de l'action du clergé et de ses alliés, que le phénomène migratoire qu'est la colonisation.

Cela est encore plus vrai si l'on se penche sur la deuxième thèse qu'il soutient, celle de la frontière. Celle-ci sert en même temps de trame de fond à l'analyse du discours idéologique et de facteur explicatif du comportement des migrants dans l'espace étudié. Sans en vérifier les fondements, Morissonneau a emprunté à Turner certains éléments de son interprétation du rôle de la frontière dans l'histoire américaine. Il les a transposés dans l'histoire du Québec, sans s'embarasser des nombreuses révocations dont elle a pu être l'objet même aux États-Unis, et en s'étonnant de ce que les historiens francophones ne s'en fussent pas plus inspirés dans leur démonstration.

Pour Morissonneau le Nord devient instrument de "régénération" de l'homme québécois au 19^e siècle. Dans l'histoire du Québec, coureurs de

bois, bûcherons et défricheurs auraient déterminé à leur façon et successivement des "frontières" propres à la collectivité des francophones. Leur insertion en Amérique du Nord aurait même engendré, durant la période initiale d'implantation, une tradition anti-autoritariste dirigée contre le pouvoir temporel et même clérical. Un "homme nouveau", francophone, serait né en Amérique. S'agissant du défricheur au 19^e siècle, celui-ci ne serait pas monté vers le nord pour faire de la terre. À son insu coulait dans ses veines le même sang que celui du coureur de bois. La montée vers le nord lui aurait permis d'échapper à la culture laurentienne. Le colon n'était pas un "habitant" mais un nomade en quête de liberté.

Cette vision de Morissonneau du front pionnier accentue presque jusqu'à la démesure les cas de marginalité et certains traits secondaires des populations pionnières. Rien ne permet en effet d'affirmer que les fronts pionniers aient engendré un type socio-culturel nouveau et différent de celui du milieu rural du Québec de base, à tous le moins pas dans le sens de celui auquel réfère le mythe de la frontière.

Cette étude d'un mythe n'arrive pas à se démarquer nettement de l'imaginaire. Elle ne livre pas une problématique de la dynamique spatiale du Québec contemporain dont l'historiographie a grand besoin.

*Département des Sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières*

NORMAND SÉGUIN